

Philippe Lipcare, *Inframince et hyperlié : 22
disparitions contemporaines*

Anne Meriglier



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/critiquedart/76160>

DOI : [10.4000/critiquedart.76160](https://doi.org/10.4000/critiquedart.76160)

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Anne Meriglier, « Philippe Lipcare, *Inframince et hyperlié : 22 disparitions contemporaines* », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 04 juin 2022, consulté le 14 juin 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/76160> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.76160>

Ce document a été généré automatiquement le 14 juin 2021.

EN

Philippe Lipcare, *Inframince et hyperlié* : 22 disparitions contemporaines

Anne Meriglier

- 1 Gribouille d'infimes lignes comme tracées par un enfant, à main levée, encre blanche qui surgirait à peine – clignote dans l'obscur – du noir de la couverture, un titre : *Inframince et hyperlié*. Quoi ?! Mieux que des mots laissant le bétotien coi, le dessin du titre annonce ce dont il sera question, *une certaine fragilité*. L'auteur écrit, lui : une disparition. Et d'art contemporain, en son imperceptible substance. On sort dessillé de cette lecture – que l'on reprend, plusieurs fois. Si ce n'était trahir le propos de l'auteur – Philippe Lipcare alias Stéphane Fretz, à moins que ce ne soit l'inverse – on oserait lire ce recueil d'articles tirés de son blog (des années 2006 à 2009) comme une tentative de définition de l'art contemporain. On ose ; à condition de porter l'accent sur la tentative, mouvement et non accomplissement – et sûrement pas sur la définition, *enclosure* du sens qui renvoie à un cadre de pensée dont justement l'auteur se détourne, celui de l'*arkhê* – ses asservissements, sa verticalité. Ce sont vingt-deux textes, chacun un bijou poétique, même lorsqu'il se soutient des capacités follement hyperliées de Google (Qu'est-ce que l'art ?), dont on ne voit pas immédiatement la cohérence, le liant : toutefois une prescience flotte en bord de conscience... Insaisissable. Le peintre, taraudé par son questionnement de peintre – et d'écrivain ! Car cet « essai » est d'un homme qui écrit – l'artiste en postmodernité revenu de tout, plus dupe du tout, dépose sur son *blog* les éclats hétéroclites et inachevés de sa pensée, haïkus à la rationalité ultra-occidentale en son meilleur, en apesanteur. Leur appareillage dans ce livre fin, léger, qui n'a l'air de rien et se décolle dès sa seconde lecture (et puisqu'il s'agit de disparitions... dans l'œuvre, de l'œuvre) est autant improbable que prodigieusement intelligent. Chacun éclaire, comme subrepticement, par au-dessous, les autres. Le lecteur est tout à la fois séduit, sidéré par tant de brio – et la sidération est loin du souhait de l'auteur, car elle a trop à voir avec le *Royaume* dont ce livre est une savante déconstruction – et réveillé. Impossible après cette lecture d'annoncer que l'art contemporain n'est que d'un enfant, ou alors dans une conscience nouvelle de ce que

serait l'enfant, ce qu'il voit, dessine, soustrait à l'énorme affirmativité adulte. La véritable structure du livre est... hyperliée et inframince. De la première caractéristique elle reprend la manière sautillante d'aller du coq-à-l'âne, non en schizophrène mais en esprit *googlisé* qui rejoindrait par de gauches voies l'intuition décriée par des siècles de Lumières, et réinventerait un sens inaperçu. De la seconde – référence à cette notion créée par Marcel Duchamp pour cerner l'imperceptible en art, en sa valence sensible autant qu'intellectuelle¹ en 46 notes compilées par Henri Matisse puis publiées en 1980 –, elle insinue la coupure et le trou, qui ouvrent autant de brèches sur l'imaginaire, stimule un éveil puisque *ça manque*. Au lieu d'expliquer l'art contemporain, S. F./Ph. L. le fait ex-sister dans et par ce montage de textes articulés en miroirs innombrables et joyeusement non contradictoires. On perd la source, on perd la conclusion, la source est toujours déjà conclusive et la conclusion hypersourcée mais légère jusqu'à l'état gazeux. La méthode est celle de l'interprétation des rêves, celle de Freud, kabbaliste au lit-divan de ses patients, comme celle du Joseph de l'Ancien Testament déchiffreur à la Cour de rêves transparents (p. 11-12), et pourrait voisiner avec celle de Bernard Lahire,² qui s'en fait le sociologue. On s'égaré dans le labyrinthe postmoderne, celui qui désinstitue l'Œuvre, la découde tout en recréant son ironique absence – ne voit pas d'opposition entre transparence et profondeur, herméneutique et surface. La non-œuvre en pied de nez à l'aristocrate décision de *voir*, du Beau, de l'Unique et toute autre espèce à majuscule singulière. Un fil, d'araignée ou d'Ariane, précède et suit cet *homme qui écrit*, ce qui se peint, et ce qui s'écrit sur ce qui se peint, en postmodernité : sa lecture répétée du livre *Artistes sans œuvres : I would prefer not to*³. L'art contemporain comme « art bartlebyen, art célibataire » (p. 144), qui se retire, se refuse à jouer le jeu, du connaisseur comme du spectateur, prend la « société du spectacle » au pied de la lettre et donc à revers, en un hapax mélancolique et moqueur qui redouble nos « ruines »⁴. L'auteur n'a pas peur : depuis cet instant *inframince* qui n'existe pas, il consent à quitter le Royaume pour les territoires, fraternels, anarchiques, dont l'art est au futur antérieur, toujours en cours de disparition.

NOTES

1. Et chaque fois, il s'agirait de « produire des intensités par soustraction » (Davila, Thierry. *De l'inframince : brève histoire de l'imperceptible, de Marcel Duchamp à nos jours*, Paris : Editions du Regard, 2010).
2. Lahire, Bernard. *L'interprétation sociologique des rêves*, Paris : La Découverte, 2018
3. Jouannais, Jean-Yves, *Artistes sans œuvres : I would prefer not to*, Paris : Gallimard, 1997, (Verticales)
4. Scott, Diane. *Ruine. Invention d'un objet critique*, Paris, Les Editions Amsterdam, 2019, (Les Prairies ordinaires)